# Théâtre Français. *L’École des Maris*.

Sous le rapport de l’art et du comique, c’est un chef-d’œuvre. La morale était fort relâchée dans le temps où la pièce a paru : il n’y a qu’à lire le livre de Fénelon sur l’éducation des filles, pour voir ce que ce prélat pensait des divertissements et des plaisirs que Molière recommande pour l’éducation des demoiselles. L’instituteur comédien ne devait pas avoir la même méthode qu’un pieux archevêque ; cependant on n’a jamais reproché à Fénelon une austérité outrée : il faut en conclure que Molière n’a pas eu sur cet article important la sévérité nécessaire, et que les bals, les fêtes et les spectacles ne sont pas la meilleure école pour une jeune personne : cette même comédie est au niveau des mœurs actuelles et de nos principes d’éducation. Aujourd’hui les filles vont au bal et à la comédie de très bonne heure ; elles y sont conduites par leurs mères, et l’usage rend les plaisirs innocents : on se hâte de les rendre savantes dans tous les arts les plus propres a exciter les passions. Molière semble avoir deviné le changement qui devait s’opérer dans nos idées et dans notre système d’institution ; il l’a préparé, et pour ainsi dire appelé par ses comédies ; il a favorisé la pente générale des esprits vers un régime plus doux. Cependant telle était encore l'austérité des principes qui régnaient en France et même à la cour, longtemps après *L’École des Maris*, que Mad. de Maintenon elle-même fut obligée de sacrifier son opinion aux plaintes des rigoristes qui blâmaient les spectacles ; elle regardait la représentation des pièces saintes comme un exercice très propre à former les jeunes élèves de sa communauté. *Esther* avait eu le plus grand succès ; le roi en avait fait les honneurs : il y avait pris plaisir ; cependant les remontrances de quelques docteurs rigides furent assez puissantes, pour suspendre les spectacles de Saint-Cyr, et pour empêcher qu'*Athalie* fût jouée dans cette sainte maison. Ce ne furent pas seulement les jansénistes qui s'y opposèrent, ils n'avaient pas assez de crédit à la cour pour s'y faire écouter ; ce furent des hommes d'une orthodoxie reconnue, qui obtinrent ce triomphe sur le goût et sur la puissance de Mad. de Maintenon.

Je lis ces paroles dans le jugement de Voltaire sur *L’École des Maris* : « On a dit que *L’École des Maris* était une copie des *Adelphes* de Térence. » Et qui peut avoir dit cela, si ce n’est celui qui ne connaissait ni *L’École des Maris* ni les *Adelphes* ? « Si cela était, Molière eût plus mérité l’éloge d’avoir fait passer en France le bon goût de l’ancienne Rome, que le reproche d’avoir dérobé sa pièce. » Cette réflexion de Voltaire, et le style dans lequel elle est énoncée, me feraient soupçonner que ses jugements sur les ouvrages de Molière, placés à la suite de sa vie, ne sont pas vraiment de Voltaire, quoique imprimés dans toutes les éditions de ses Œuvres, ou du moins qu’il a mis dans ses jugements beaucoup de négligence et de précipitation. Molière aurait mérité plus de blâme que d’éloge, s’il avait fait une copie des *Adelphes* de Térence ; sa pièce aurait été sifflée, ou du moins serait tombée dans l’oubli où sont depuis longtemps *L’Andrienne* et *Les Adelphes*, deux copies serviles de Térence, qu’on attribue à Baron, et dont on soupçonne le jésuite La Rue d’être le véritable auteur. Molière avait trop de génie ; il connaissait trop les mœurs de son siècle pour copier Térence, qui lui-même a copié les auteurs de la Grèce. Le goût de l’ancienne Rome était fort différent du goût de Paris ; car on voulait à Paris les mœurs françaises dans une comédie ; dans l’ancienne Rome, on se contentait de la peinture des mœurs grecques, et ce n’était pas là le bon goût.

« Mais *les Adelphes*, continue Voltaire, ont fourni tout au plus l’idée de *l’École des Maris*. » C’est beaucoup que d’avoir fourni cette idée ingénieuse et piquante, ce contraste tout à la fois moral et comique de deux systèmes d’éducation. Ménandre, le véritable auteur des *Adelphes*, dont Térence n’est que le copiste, écrivait à Athènes dans un siècle déjà fort corrompu ; son dessein a été de jeter un ridicule sur l’antique rudesse, et de la mettre en opposition avec la douceur, l’aménité et l’élégance des mœurs modernes : son défaut est de n’avoir pas assez bien soutenu jusqu’à la fin les deux principaux caractères de Micion et de Demée. Le premier, qui est aimable et doux, finit par être bon jusqu’à la bêtise ; et le second, qui est rude et austère, s’adoucit un peu trop au dénouement, lorsqu’il permet à son fils Ctésiphon d’avoir pour maîtresse une esclave qu’il ne peut pas épouser.

Ménandre a fourni plus que l’idée de *L’École des Maris* ; car il a fourni plusieurs développements du caractère des deux frères : l’humeur brusque et les boutades comiques de Demée, qui est le Sganarelle de la pièce de Ménandre ; les reproches continuels qu’il fait à son frère Micion, dont la bonté le met en colère ; l’aveuglement où il est sur le compte de son élève qu’il croit le jeune homme le plus vertueux, et dont il est toujours la dupe. Il y a même dans le dialogue plusieurs endroits où l’imitation est très sensible ; celui-ci, par exemple, tiré des scènes II et III du premier acte :

Quoi ! si vous l’épousez, elle pourra prétendre

Les mêmes libertés que fille on lui voit prendre ?

Ariste

Pourquoi non ?

Sganarelle

                        Vos désirs lui seront complaisants

Jusques à lui laisser et mouches et rubans ?

Ariste

Sans doute.

Sganarelle

                   À lui souffrir, en cervelle troublée,

De courir tous les bals et les lieux d’assemblée ?

Ariste

Oui, vraiment.

Sganarelle

                        Et chez vous iront les damoiseaux ?

Ariste

Et quoi donc ?

Sganarelle

                       Qui joueront, donneront des cadeaux ?

Ariste

D’accord.

Sganarelle

                 Et votre femme entendra les fleurettes ?

Ariste

Fort bien.

Sganarelle

               Et vous verrez ces visites muguettes

D’un œil à témoigner de n’en être point soûl ?

Ariste

Cela s’entend.

Sganarelle

                        Allez, vous êtes un vieux fou.

Sur ce bel entretien, la demoiselle et la soubrette font des réflexions satiriques et des épigrammes piquantes qui poussent à bout le bourru, qui s’écrie quand tout le monde est parti :

Oh ! que les voilà bien tous formés l’un pour l’autre !

Ô la belle famille ! un vieillard insensé

Qui fait le dameret dans un corps tout cassé !

Une fille maîtresse et coquette suprême !

Des valets impudents ! non, la sagesse même

N’en viendrait pas à bout, perdrait sens et raison

À vouloir corriger une telle maison.

Dans Térence, le sujet de la dispute est différent, mais la forme et le tour du dialogue sont absolument les mêmes. Il s’agit d’une esclave chanteuse que Micion veut garder chez lui, même après le mariage de son fils Eschine, parce qu’elle est la maîtresse de son neveu Ctésiphon. Demée, qui ne sait pas à quel usage on destine cette chanteuse qui a coûté soixante pistoles, dit brusquement : « Il faut s’en défaire comme on pourra ; si on ne peut la vendre, il faut la donner. »

Micion

Je ne veux ni la donner ni la vendre.

Demée

Qu’en ferez-vous donc ?

Micion

Je la garderai chez moi.

Demée

Chez vous, grands dieux ! une courtisane avec une honnête femme dans la même maison !

Micion

Qui en empêche ?

Demée

Et vous n’êtes pas fou ?

Micion

Non pas, à ce qu’il me semble.

Demée

Dieu me pardonne ! à voir votre folie, on dirait que vous la gardez pour avoir quelqu’un avec qui chanter.

Micion

Pourquoi pas ?

Demée

Et votre bru apprendra aussi ces belles chansons ?

Micion

Assurément.

Demée

Et vous danserez avec elle, vous mènerez le branle ?

Micion

Sans doute.

Demée

Sans doute ?

Micion

Et s’il le faut, vous danserez vous-même avec nous.

Demée

Ô ciel ! quoi ! vous ne rougissez pas ?

Micion

Allons, mon frère, point de colère aujourd’hui ; montrez-vous gai aux noces de mon fils : je vais chercher les mariés, et je reviens.

Demée

Grands dieux ! quelle vie ! quelles mœurs ! quel excès d’extravagance ! une femme sans fortune qu’il va donner à son fils ! une chanteuse chez lui ! une maison de dépense et de bruit ! un jeune homme perdu de débauche ! un vieillard qui radote ! Non, la sagesse elle-même ne viendrait pas à bout de sauver une telle famille.

La copie vaut mieux que l’original. Une pareille imitation fait honneur au goût de Molière : imiter ainsi, c’est presque créer.

« Il n’y a presque point d’intrigue dans *Les Adelphes* (c’est encore Voltaire qui parle) ; celle de *L’École des Maris* est fine, intéressante et comique. » L’intrigue, dans Térence, roule sur les embarras où se jette Eschine, qui est l’enfant gâté, l’élève de Micion ; il a déshonoré une fille de condition libre qui vient d’accoucher, et en même temps il vient d’enlever à un marchand d’esclaves une chanteuse pour son frère Ctésiphon. La famille de l’accouchée croit que c’est pour lui, et s’imagine en être abandonnée ; mais Eschine, jeune homme fougueux et bouillant, a un très bon cœur : il sert son frère, il est fidèle à sa maîtresse. Après avoir fait à son père l’aveu naïf de sa faute, il lui demande la permission d’épouser cette fille pauvre, mais honnête, à laquelle il a fait violence. L’intrigue est beaucoup plus faible que celle de Molière ; mais on y remarque des endroits touchants, des traits de sentiment que Molière n’a pas, et le caractère de Micion est plus saillant, plus développé que celui d’Ariste.

L’intérêt qu’inspire Isabelle tient absolument à nos mœurs : nous sommes bien aises de voir un vilain jaloux, un brutal, berné par une petite friponne hypocrite, qui s’en sert comme d’un commissionnaire pour une intrigue amoureuse. Cette Isabelle est plus grecque que toutes les vierges de la Grèce. Les Grecs n’auraient point aimé une fille qui aurait eu tant d’esprit : ils ne mettent presque jamais d’honnêtes filles sur la scène ; ils ne leur font dire que peu de mots : ce sont les courtisanes qui jouent les grands rôles dans les comédies. Ils y emploient aussi de vieilles femmes mariées, qui font enrager leurs époux parce qu’elles ont apporté une riche dot. Telles doivent être les mœurs d’un peuple chez qui les femmes étaient en quelque sorte exclues de la société, et condamnées à la retraite : ces mœurs sont bien étranges pour nous, chez qui les femmes font les délices de la société.

Ce qui scandalise Voltaire, c’est qu’une jeune personne qui, selon lui, devrait faire le personnage le plus intéressant, *ne paraît sur le théâtre que pour accoucher*. C’est précisément cette fille dont j’ai parié à qui le jeune Eschine avait fait un enfant. Il serait difficile qu’étant sur le point d’accoucher, elle pût faire le personnage le plus intéressant. On se doute bien, malgré la plaisanterie de Voltaire, qu’elle n’accouche pas sur le théâtre ; il est même très probable qu’elle ne paraît pas sur la scène ; on entend seulement les cris que lui arrachent les douleurs de l’enfantement : « Malheureuse ! que je souffre ! Lucine, à mon secours ! sauvez-moi ! je meurs. » Voilà tout le rôle de cette fille, qui s’appelle Pamphila. Cet incident ferait étouffer de rire notre parterre français : la scène était intéressante pour les Grecs. Les plaintes de cette infortunée sont entendues d’un ami intime de sa famille, du père de son amant, et d’un vieux serviteur fidèle, attaché à la maison ; tous la croient abandonnée et trahie par celui qui l’a rendue mère. Il s’en faut bien que la situation, ainsi envisagée, soit ridicule ; elle est bien moins contre la bienséance que celle d’Isabelle, qui, pendant que son tuteur l’embrasse, donne derrière lui sa main à baiser à son amant.

Les mœurs grecques n’étaient pas sans doute aussi favorables à la comédie que les nôtres ; mais si nous avions tout leur théâtre comique, nous pourrions mieux juger du degré de perfection où ils sont arrivés dans ce genre. Sur la prodigieuse quantité de comédies dont les titres ont été recueillis par le savant Fabricius, il nous reste quelques fragments en très petit nombre, et environ une douzaine de pièces imitées, traduites ou gâtées par Plaute et par Térence. Térence est surtout précieux, parce qu’il nous a donné la traduction de quatre comédies de Ménandre, le prince des poètes comiques de la Grèce ; ces comédies sont *L’Andrienne*, *L’Eunuque*, *Theautontimoroumenos*, ou *L’Homme qui se punit lui-même*, et *Les Adelphes*, ou *Les frères*. Il y a dans ces quatre pièces des beautés du premier ordre : que serait-ce, si au lieu de la copie, nous avions l’original ? Quintilien nous déclare que tels étaient la grâce et le charme du style des comédies grecques, qu’on en trouve à peine l’ombre dans Plaute et dans Térence, quoique Térence soit un poète renommé par son élégance. Ce grave précepteur d’éloquence, le sage et judicieux Quintilien, ne parle de Ménandre qu’avec enthousiasme ; il exalte son merveilleux talent pour peindre les mœurs et les caractères : il en recommande fortement la lecture, même aux orateurs.

Geoffroy.